





## I

« Bonjour, Adonis, j'ai reçu un client qui m'a exposé son problème et je pense que vous pourriez vous en charger. »

Adonis Lebel ! C'est le prénom et le nom que mon père, Philippe Lebel m'a laissé, ainsi qu'une belle fortune, une Rolls, une femme et une agence de détectives mais spécialisée dans la clientèle fortunée et pour des missions qui exigent du doigté, de l'improvisation et surtout la plus totale discrétion mais une bonne rémunération et qui, d'autre part, ne s'occupe ni de meurtres, ni d'affaires d'adultères. Bref, me voici codirecteur de l'IFA, l'International Friendship Agency, dont le but officiel est de permettre à des gens ayant perdu le contact ou s'étant fâchés avec des amis de renouer le contact, d'où son nom, mais dont les activités sont beaucoup plus larges. Ça a été un choc, pour moi, cette nouvelle vie, moi qui venais de me faire licencier de l'entreprise où j'occupais glorieusement le poste d'archiviste depuis trente ans et de me retrouver avec deux compagnes\* alors que j'étais divorcé et menait une petite vie tranquille de célibataire depuis de nombreuses années dans un appartement miteux :

\* Lire Adonis Lebel

« Je vous propose d'aller le voir, si vous voulez bien. »

Je dois avouer qu'on s'habitue bien à la richesse et au confort et, tandis que je m'étends et me détends dans un bain de mousse dans la spacieuse salle de bain de ma villa, Stéphanie, ma secrétaire et compagne note l'adresse où je vais devoir me rendre :

« Vous partirez tout à l'heure afin d'être sur place dans l'après-midi. »

Bien que Stéphanie et moi soyons amants, le vouvoiement continue d'être de règle. Je ne sais pas pourquoi parce que, bien qu'étant bien pourvue et chère à mon cœur, elle n'en reste pas moins une seule et même personne et que, de toutes façons, je trouve que, d'une manière générale, et en particulier, qu'il n'est pas grammaticalement correct de parler à une seule personne au pluriel :

« Comment allez-vous ? »

Dans ce cas, il serait logique de répondre :

« Nous allons bien. »

Enfin, bref, si ça nous fait plaisir, autant nous en contenter et Stéphanie toute seule et au pluriel d'enchaîner :

« Je vais prévenir Philippe. »

Philippe, ancien fusilier marin et détective diplômé est à la fois mon garde-du-corps et mon chauffeur :

« D'ici une heure, ça ira ? Vous avez un trajet assez long à faire et vous devez passer chez maître Alexandre Ducaze de Montarieux qui vous fournira quelques renseignements au sujet de notre client. »

Stéphanie me fournit les informations puis me donne une serviette, histoire de me faire comprendre que je ne dois pas m'attarder dans mon bain :

« Vous déjeunez ensemble au Relais d'Auteuil à treize heures. »

Et bien, je crois que le temps des flemmardises est terminé. Je sors donc de mon bain et suis prêt peu de temps après, tandis que Marilyne, notre jeune bonne, prépare ma valise. Stéphanie me passe un coup de peigne et s'assure que ma tenue soit en ordre, comme un capitaine avant une cérémonie militaire :

« Voici Philippe qui arrive. »

Philippe, le colosse, mon garde-du-corps et chauffeur, croisement entre un pilier de rugby et un cyclope, m'impressionne toujours, bien qu'il soit très sympathique et qu'une bonne entente règne entre nous. Il est vrai qu'on a peu envie de chercher querelle aux gens qui ont on physique quand on est, comme moi, un cinquantenaire ventripotent dont la seule arme de combat est la fourchette. Il s'extrait de sa voiture, tant bien que mal et vient me saluer :

« Bonjour monsieur, nous pouvons y aller. »

Après avoir embrassé Stéphanie, je prends place dans la Rolls qui démarre en souplesse et nous-nous engageons calmement sur la route qui mène vers Paris :

« À cette heure-ci, nous ne devrions pas rencontrer trop de problèmes de circulation mais je ne suis tout de même pas certain que nous arriverons à l'heure. »

Philippe garde toujours son calme en toutes circonstances et respectueux du code et n'est pas de ces automobilistes qui prendraient des risques pour grappiller quelques minutes, ce qui me va très bien :

« Ce n'est pas grave, Stéphanie l'a déjà prévenu que nous serions certainement en retard. »

C'est la première mission que je vais gérer de bout en bout et la seconde depuis l'opération que j'avais menée en Angleterre, avec succès, il faut le dire, contre une maîtresse-chanteuse, mais je suis d'autant plus inquiet que je ne sais pas ce que je vais devoir affronter. Je pense, ou plutôt, je rêve, tout en contemplant la route qui défile, curieusement assis à ce qui devrait être la place du conducteur si cette voiture n'était pas anglaise. Derrière nous, un chauffard nous colle alors que nous allons déjà à bonne vitesse, mais sans stresser mon impassible chauffeur, puis nous double comme un fou :

« Il y a vraiment des malades ! »

J'ai remarqué, à l'arrière, qu'il y avait des enfants en bas âge dont cet homme dégénéré n'hésite pas à risquer l'avenir et la vie alors qu'ils ont en lui une confiance aveugle. C'est injuste, c'est traître, ignoble comme le viol d'un enfant, jouer la vie de celui qui croit en vous... Nous arrivons bientôt sur l'autoroute où Philippe fait ouvrir la barrière juste en montrant une carte à un robot. L'ère moderne pour des hommes des cavernes. Les humains du vingt-et-unième siècle ne sont pas beaucoup plus évolués que ceux de la préhistoire mais ils ont des outils nettement plus performants pour détruire les autres, que ce soit dans leur vie sociale, au volant ou au sein des entreprises, ou dans la guerre. Nous roulons maintenant à bonne vitesse vers Paris sur une autoroute où la circulation est assez fluide :

« Philippe, quand vous en sentez le besoin, vous-vous arrêtez pour boire un café et vous dégourdir les jambes. »

Je lui ai déjà donné toute liberté pour de telles initiatives mais je le sais aussi naturellement discipliné et presque dépendant d'elle. Le respect de la hiérarchie est quasiment inné chez lui tant que j'ai renoncé à lui demander de m'appeler par mon prénom. Il existe dans l'obéissance et dans la sacralisation de celui qui est haut dessus de lui, et je dois le respecter comme il est :

« Vous avez raison, monsieur, nous allons nous arrêter là. »

Cela fait déjà deux heures que nous roulons et je pense que c'est une sage décision. Nous prenons un café et marchons un peu, puis, au bout d'un moment, je décide :

« On peut y aller, maintenant. »

Une heure et demi plus tard, nous arrivons dans la banlieue de Paris. J'appelle l'avocat pour le prévenir :

« Maître Ducaze de Montarieux ? »

Finalement, je crois que je préfère mon nom, il est tout de même plus pratique à écrire. Il me répond tout de suite :

« Nous entrons dans Paris. Désolé pour le retard. »

Maître Ducaze de Montarieux me rassure, il ne s'attendait pas à ce que nous soyons à l'heure étant donné la distance. Stéphanie était vraiment trop optimiste :

« Il nous attend au restaurant. »

Philippe est prévu manger avec nous, ce qui n'a pas l'air de le rassurer :

« Philippe, Je sais que vous êtes mal à l'aise dans ce genre d'endroits et je le comprends, mais nous allons travailler ensemble sur cette enquête et j'ai besoin que vous assistiez à l'entretien, non comme chauffeur, mais comme détective et mon partenaire. »



J'ajoute en plaisant afin de le décrisper avant que nous faisons une entrée discrète dans l'établissement où :

« N'oubliez pas de laisser votre casquette dans la voiture. »

Il faut dire que c'est assez impressionnant d'entrer dans ce genre d'endroits. Philippe me suit, cadrant aussi peu à l'ambiance de l'endroit qu'un gorille dans le salon d'une esthéticienne et aussi raide qu'un soldat allemand au défilé. Le maître-d'hôtel nous accueille aimablement :

« Bonjour, maître Ducaze de Montarieux nous attend. »

Maître Ducaze de Montarieux, c'est un sésame ici, visiblement un habitué des lieux, un client régulier et dont la présence fait honneur aux lieux pourtant réputés, car la qualité de la cuisine du Relais d'Auteuil a depuis longtemps fait ses preuves. Le visage du maître-d'hôtel s'éclaire en entendant son nom :

« Si vous voulez bien me suivre. »

Maître Ducaze de Montarieux se lève à notre approche. Je crois que, même sans le maître-d'hôtel, je l'aurais reconnu sans difficulté à la noblesse de son allure, un homme racé dont on sent la pureté de la lignée. Je me présente ainsi que Philippe :

« Bonjour, je suis Adonis Lebel et Philippe Verger, mon coéquipier. »

Je crois que d'être mis sur le même pied d'égalité a donné un peu plus confiance à cet homme qui n'a jamais été traité que comme un subordonné et que je veux faire entrer pleinement dans l'équipe parce que je sens en lui un homme capable, ce qu'il a démontré en passant les longues et difficiles étapes qui mènent au diplôme mais peu sûr de lui en dépit de sa force physique. L'avocat nous invite à nous asseoir :

« Je vous remercie d'être venus. »

Après avoir commandé, amandine de foie gras de canard des Landes et son lobe poêlé, et cochon de lait saisi au four, légèrement pimenté au gingembre et à la coriandre\*, l'avocat entre dans le vif du sujet :

« Si j'ai fait appel à vous, c'est que cette affaire nécessite une absolue discrétion. Rien ne doit filtrer. »

Mais, il semble assuré de notre discrétion :

« Et je sais que vous êtes habitué à ce genre de milieu et au secret. »

Apparemment, c'est la cas et il commence à nous expliquer ce qui se passe :

« J'ai été contacté par un ami d'enfance, le docteur Bertrand, qui a créé un centre de cures psychiatriques haut de gamme. »

\* Tiré du véritable menu du Relais d'Auteuil.

Pour des fous riches, autrement dit :

« Ce centre accueille des gens parfois connus et leur présence en fait des cibles parfaites pour la presse à scandale. »

Il est vrai qu'il peut être intéressant de savoir si ceux qui tiennent les rennes de votre pays sont mentalement sains, beaucoup moins, par contre, s'il s'agit d'une chanteuse de charme et, de toutes façon, je comprends qu'un établissement médical ait le souci de ne pas révéler de quoi souffrent ses clients, surtout s'ils sont riches, et donc paient bien. Mais je ne vois pas quel peut être mon rôle dans sa protection contre les journalistes alors que des vigiles feraient parfaitement l'affaire. Je laisse l'avocat poursuivre :

« Toutes les précautions sont prises en ce sens, vous le pensez bien, et pourtant, un document est arrivé sur le bureau de mon ami contenant des informations secrètes au sujet d'un patient et une lettre de demande de rançon, menaçant de tout révéler à la presse s'il ne dépose pas une certaine somme... »

L'arrivée d'un serveur interrompt son récit, le temps qu'on nous fasse goûter et nous serve, sauf à Philippe, le vin, puis l'avocat reprend :

« Il vous donnera plus de détails sur place mais vous comprenez la gravité d'une telle fuite et les conséquences dramatiques que ça pourrait avoir si un tel fait venait être connu. »

Ce serait la faillite assurée de l'établissement, c'est certain :

« Il a versé la rançon ? »

Sur ce point, l'avocat ne semble pas édifié :

« Je n'en sais rien, ça venait juste d'arriver quand il m'a appelé mais, quoi qu'il en soit, les informations qui ont été dérobées sont très bien protégées et il importe de savoir qui a fait ça et comment. »

Donc, voici notre mission :

« Le docteur Bertrand vous en dira plus sur place, je lui ai annoncé votre arrivée. »

Je réfléchis un moment, tout en dégustant mon entrée :

« Si nous venons comme détectives, cette personne va se méfier. Les gens parleront plus facilement devant un malade, sans compter qu Philippe n'aura que ça à faire, écouter les potins pendant qu'il m'attendra. »

L'avocat se montre enthousiaste :

« Un riche dépressif venant faire une cure, voilà une idée magnifique ! »

## II

« En tous cas, de petites vacances à la montagne ne peuvent pas nous faire de mal. »

Finalement, nous-nous sommes mis d'accord pour qu'il annonce l'arrivée d'un industriel au centre, un homme qui a fait fortune dans l'import-export mais a fini par péter un câble, comme on dit vulgairement, à cause de la pression. Comme il est strictement défendu de parler d'affaires dans le centre, je n'aurai certainement pas trop à m'expliquer sur les réelles activités de mon entreprise, la SIEGE, le Société d'Import-Export de Grains et Engrais où j'arriverai sous le nom de Thomas Bertholet de la part du docteur Fallacieux, psychiatre parisien que je n'ai même pas eu l'honneur de rencontrer une seule fois :

« Nous y voilà. »

Comme nous avons beaucoup discuté avec maître Alexandre Ducaze de Montarieux, nous n'arrivons qu'à la nuit au centre, ce qui est fort dommage, car je n'ai pas pu voir le paysage de la région qui son, paraît-il, magnifiques, mais qui n'a pas eu l'ait d'affecter l'imperturbable Philippe qui s'arrête bientôt à le portail d'entrée, après six heures de route, sort de la voiture, conduite à droite oblige, et appuie sur le bouton d'une borne d'appel pour m'annoncer :